

Objectif

Comprendre les **enjeux personnels du projet du héros** à travers sa tirade de « *Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre...* » à « *...devant le tribunal de ma volonté* ».

Cette tirade de Lorenzo est centrale à plusieurs égards. D'abord parce qu'elle se situe précisément au **centre de la pièce** et du déroulement de l'intrigue. Par ailleurs, la **scène 3** est la **plus longue** de la pièce. Elle est cruciale car elle retrace la **germination et l'itinéraire qui ont amené Lorenzo au projet d'assassinat** du duc et permet, sur le mode de la **confiance**, voire de la **confession**, de présenter le **meurtre comme un acte nécessaire, patriotique et libérateur**.

Mais la révélation prend surtout, dans cette tirade, une **dimension existentielle**. En effet, le tyrannicide devient, à travers Lorenzo, un **acte personnel de résistance et de révolte**. La modalité de parole de la **tirade** permet à cet égard d'accéder à la **conscience du héros** qui tombe le masque et dévoile son conflit intérieur face à **Philippe**, interlocuteur bienveillant. Le raisonnement de Lorenzo peut d'abord sembler paradoxal. Conscient de l'inutilité de son geste, il exprime pourtant la **nécessité de l'accomplir jusqu'au bout** et le besoin de s'en justifier. Dans cet extrait, toujours dans la peau du héros tourmenté, **il oscille entre constat amer d'une vie qu'il abhorre, désillusions, désir de vengeance et élans d'orgueil**.

1. Lorenzo face à lui-même

a. Une démarche personnelle

« J'ai voulu agir seul, sans le secours d'aucun homme. Je travaillais pour l'humanité », déclare Lorenzo peu avant cette tirade. S'il a évoqué le meurtre en tant qu'acte politique (« travaillais pour l'humanité »), ce passage témoigne d'une **démarche pleinement personnelle et solitaire**. Lorenzo se place lui-même au cœur du projet et lui donne sens. Il l'accomplit pour des **motifs personnels** et s'approprie cet assassinat. En témoigne les **adjectifs possessifs** : « mon meurtre », « ma vie est au bout de mon épée », « ma dague ».

Par ailleurs, Lorenzo est **omniprésent dans son discours** : il emploie les **pronoms personnels** « je » (en position de sujet) et « me » plus de quarante fois dans la tirade.

Alexandre, à la fois victime et tyran, n'est évoqué que quatre fois, par son nom « Alexandre » et par une **périphrase dépréciative** et méprisante « **ce conducteur de bœufs** » qui ne traduit pourtant aucune haine personnelle de la part de Lorenzo. Il envisage d'ailleurs, au mode conditionnel, la possibilité de l'épargner (« je l'épargnerais »). Ce n'est pas la cible qui importe pour Lorenzo, c'est **l'acte et les enjeux qu'il contient**.

Le meurtre est évoqué de manière concrète et insistante par un **vocabulaire parfois violent, parfois imagé** : répétition de « je tue », répétition de « ce meurtre », « frapper », **la métaphore** « le soufflet de mon épée marquée en traits de sang », « la tombe d'Alexandre », et **l'euphémisme** « j'aurai dit aussi ce que j'ai à dire » qui assimile le meurtre à un moyen d'expression.

b. Une quête identitaire

« **Oui, cela est certain, si je pouvais revenir à la vertu, si mon apprentissage du vice pouvait s'évanouir, j'épargnerais peut-être ce conducteur de bœufs** ». Cette déclaration de Lorenzo est cruciale : elle permet de comprendre que **le meurtre se justifie par la recherche d'une vertu perdue**, autrement dit, il correspond à une entreprise de **purification**.

La **répétition du verbe** « pouvoir » et les **propositions hypothétiques** « si je... si mon... » traduisent la **souffrance et le regret d'une vie qui lui fait à présent horreur**. Cette volonté de purification est liée à un **constat amer** : « Mais j'aime le vin, le jeu et les filles, comprends-tu cela ? ».

L'accumulation des éléments qui symbolisent la débauche, renforcée par le **rythme ternaire**, traduit la **frénésie et le tourbillon d'une vie qui ne lui appartient plus**. Ses vices sont multiples et l'ont éloigné de son innocence passée et, en même temps, de son **identité**. L'interrogation « comprends-tu cela ? » suscite la **compassion**, suggère le dégoût de soi et agit comme une **prise de conscience** pour Lorenzo qui mène ici une **réflexion sur lui-même**.

« Ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma vertu ». Lorenzo, avec lucidité, admet que le vice lui colle à la peau. Il participe de son caractère double et représente **une facette dégradée du jeune homme** qui fait face à son conflit intérieur le plus profond, le **conflit entre aspiration au bien et attrait pour le mal**. Alexandre représente cette vie vicié. Le meurtre répond alors à une quête identitaire : **l'assassiner, c'est effacer la mauvaise part de lui-même, c'est retrouver son identité et son unité d'homme entièrement vertueux**. **La métaphore du fil** illustre cette idée :

« le seul fil qui rattache mon cœur à quelques fibres de mon cœur d'autrefois » : le meurtre est représenté comme le seul lien qui rattache Lorenzo à lui-même. Il est **paradoxalement valorisé et associé à la vertu** : « c'est mon meurtre que tu honores ».

c. Un acte vital

Plusieurs éléments permettent de comprendre ce meurtre comme un **acte vital**. D'abord, Lorenzo exprime une impatience et un **sentiment d'urgence** perceptibles grâce à **l'emploi répété du présent** « pourquoi je tue Alexandre », « c'est peut-être demain que je tue Alexandre » qui actualise le moment du meurtre. L'emploi du **futur antérieur** « dans deux jours j'aurai fini » envisage quant à lui le meurtre dans son accomplissement et suggère une forme de **soulagement**.

Par ailleurs, l'accumulation de **phrases interrogatives** et **les anaphores** de « Veux-tu... ? » « Songes-tu... ? » expriment **l'impossibilité du renoncement** et donnent une certaine **solemnité** à cette tirade, propre à exprimer, selon des **accents pathétiques**, la souffrance de Lorenzo. En témoignent plusieurs **termes qui évoquent la sensibilité et la douleur** : « mon cœur », « mon cœur d'autrefois », la métaphore « je glisse sur un rocher » qui suggère la déchéance ainsi que **la métaphore** « cramponner mes ongles » qui traduit une **douleur à la fois physique et psychologique**.

Il faut remarquer plusieurs éléments qui assimilent le meurtre à un **enjeu vital** et **la vie sans meurtre à une mort métaphorique**. D'abord, **la métaphore hyperbolique** « ma vie entière est au bout de ma dague » traduit la dimension salvatrice de son geste. Par ailleurs, l'expression « le seul fil qui rattache aujourd'hui mon cœur à quelques fibres de mon cœur d'autrefois » indique que le cœur est le pôle de la sensibilité mais aussi **l'organe de la vie**, une vie qui semble s'affaiblir, comme le suggère **l'image du « fil »** qui traduit une **fragilité**.

Le meurtre est littéralement **une question de vie ou de mort**, en témoignent les multiples évocations du **suicide** : « que je m'empoisonne », « que je saute dans l'Arno », et le **champ lexical de la mort** : « je tue », « que je sois un spectre », « ce squelette », « que je rompe le fil », et la métaphore « je laisse mourir en silence l'énigme de ma vie ». La mort envisagée, s'il ne va pas au bout de son projet, est une mort à la fois physique (suicide) et morale (déchéance). **L'image du spectre et du squelette** révèle d'ailleurs son apparence fragile, mais aussi le genre de vie qu'il mène : **une vie désincarnée**.

2. Lorenzo face au monde

a. La figure de Philippe

La figure de Philippe est importante, il est pour Lorenzo un **interlocuteur bienveillant** et le dépositaire de ses confidences, tout comme sa mère et Catherine. Il représente une **figure positive et paternelle** pour Lorenzo qui prend à témoin son destinataire. En effet, **le pronom personnel** « tu » est prononcé à 13 reprises. La répétition des **tournures interrogatives** et **l'incise** « vois-tu » suggèrent que Lorenzo souhaite impliquer Philippe dans cette plongée dans sa conscience. C'est également une façon de l'associer, en quelque sorte, à son projet, même si Lorenzo agit définitivement seul. Philippe laisse parler Lorenzo sans l'interrompre (la tirade est longue), il se distingue donc par sa **capacité d'écoute** et révèle **son attachement** et **sa profonde amitié** pour le jeune homme. En retour, Lorenzo est conscient de l'attention de Philippe et exprime **sa gratitude et sa confiance** par l'expression solennelle mais affectueuse « toi qui me parles ».

Au-delà de l'affection entre les deux hommes, c'est une relation basée sur le **respect mutuel** qui transparait ici. D'abord, remarquons que Philippe tient une place à part aux yeux de Lorenzo. En effet, lorsqu'il exprime son mépris pour les républicains, Philippe n'y est pas associé : « les républicains me couvrent de boue et d'infamie ». Surtout, l'estime entre les deux hommes se traduit par la **répétition du verbe** « honorer », renforcée par une **structure en chiasme** : « si tu honores en moi quelque chose... c'est mon meurtre que tu honores ». Enfin, il faut remarquer que, contrairement à Lorenzo, **Philippe n'est pas en mesure d'éliminer le tyran** : « c'est mon meurtre que tu honores, peut-être justement parce que tu ne le ferais pas ». Lorenzo, à travers son acte, semble vouloir se montrer **digne de l'estime que Philippe lui porte**.

b. Un héros marginal

Cette tirade est l'occasion pour Lorenzo de **s'affirmer** auprès des républicains et du reste de l'humanité. Il apparaît comme un **homme en colère, révolté**, et dévoile un tempérament impétueux très distinct du Lorenzo fourbe, hypocrite et avili que l'on connaît. Il manifeste d'abord sa **colère envers les républicains** qui l'ont mis à marge et profondément humilié. **Sa souffrance** s'exprime à travers **les anaphores** de « voilà assez longtemps que... » et « j'en ai assez de... ». Les **métaphores** « couvrent de boue », « les oreilles me tintent », « empoisonne le pain que je mâche » expriment avec insistance le rejet et la cruauté dont Lorenzo fait l'objet.

Sa souffrance se mue en **révolte** et s'exprime à travers un vocabulaire fort, notamment **le réseau lexical de l'injure et du mépris** : « boue », « infamie », « exécution », « conspué », « m'accablent », « injures », « m'assommer », « curiosité monstrueuse ». Lorenzo insiste sur le **caractère subi de l'humiliation** dont il fait l'objet. À cet égard, son attitude dans cette tirade marque un moment de rupture très nette puisque d'homme méprisé, **il devient celui qui méprise** et exprime un **désir de vengeance**.

En effet, les républicains sont évoqués en **termes particulièrement dépréciatifs** : « lâches sans noms », « brailler », « bavardage humain », « yeux louches », et **les métaphores** « vider leur sac à paroles », « je leur ferai tailler leurs plumes, si je ne leur fais pas nettoyer leurs piques ». Lorenzo s'insurge contre **leur lâcheté et leur inaction**. Le contraste entre Lorenzo et les républicains est à comprendre à travers **l'opposition entre théorie et pratique**. Là où Lorenzo a le courage de ses actes, les républicains restent figés dans une posture théorique et un verbiage inefficace. Bien plus que le meurtre accompli par Lorenzo, c'est leur « bavardage » qui se révèle **inutile face à la tyrannie**.

c. L'orgueil du héros

« Crois-tu donc que je n'aie plus d'orgueil parce que je n'ai plus de honte ? ». Cette déclaration révèle chez Lorenzo **un sursaut d'orgueil et d'amour propre** qui se manifeste dans un premier temps par une forme de **distance** par rapport au jugement que les hommes pourront porter sur son acte. Cette distance est manifeste dans les **propositions qui expriment l'hypothèse** et l'incertitude quant à la réaction des autres : « Que les hommes me comprennent ou non, qu'ils agissent ou n'agissent pas... », « que la Providence retourne la tête ou non... » et dans la **métaphore** qui assimile son acte à un jeu de hasard « je jette la nature humaine à pile ou face ». Par ailleurs, l'emploi répété, à la fin de la tirade, des **articles définis** qui désignent ses semblables dans leur pluralité (« le bavardage humain », « le monde », « les hommes », « l'Humanité », « la nature humaine », « les hommes ») contraste avec l'emploi de la **première personne du singulier** (« je ») et participe encore de cette distance entre Lorenzo et le monde, **à la manière d'un affrontement**.

Lorenzo, enfin, déploie un **arsenal rhétorique** révélateur de **l'affirmation de sa supériorité** sur l'humanité. La **métaphore hyperbolique** « l'Humanité gardera sur sa joue le soufflet de mon épée », renforcée par la **personnification**, permet d'insister sur la **grandeur de son acte**. Lorenzo souhaite **se faire un nom** : « je leur ferai tailler leurs plumes » suggère que son acte sera sans doute rapporté dans des chroniques écrites. Son ton est **assuré et impérieux**, en témoignent les **tournures impersonnelles** : « il faut que... », « il ne me plaît pas qu'... » et **l'indicatif futur dans la métaphore** : « les hommes comparaitront devant le tribunal de ma volonté ». Par son orgueil, il opère un renversement et se pose lui-même, à travers son acte, en **juge de l'humanité**. Cette idée se retrouve dans « Il faut que le monde sache un peu qui je suis, et qui il est » où le **parallélisme de construction** traduit une **équivalence entre « le monde » et lui-même**. Lorenzo, à la manière d'un personnage déchu, a tout à prouver.

L'essentiel

Cette tirade révèle, à travers l'évocation du **meurtre du tyran comme métaphore de la vie**, le **combat du héros romantique contre le monde** mais également le paradoxe de **l'assassinat vertueux** (un acte atroce qui doit rendre la vertu à la manière d'une purification) qui suggère la **nécessité de l'action** face à la tyrannie. Lorenzo est toujours un **être de contradictions** puisqu'il assume l'inutilité de son acte mais il se révèle aussi comme un **héros de l'énergie et du courage**, non sans manifester un **talent oratoire** digne d'un personnage tragique.